

Lundi 24 Janvier 2011.

Les tatamis ont un goût de caillasse. Je ne comprends rien. Ne parviens à rien.

Je finis la séance au bord des larmes.

Etrange de se voir soudain dans le gouffre alors qu'on ne l'a pas vu venir.

J'ai beau me concentrer, essayer de lâcher, me recentrer, rien n'y fait.

Le hakama me paraît inadapté, sincèrement, à l'endroit où j'en suis.

Porter le hakama suppose un minimum de rapport à la respiration. Là, j'ai la sensation de respirer à l'envers.

Au bord des larmes, autant du fait du gouffre que de l'impossibilité à en sortir.

Pleinement conscient. Pleinement désireux d'y être. Et rien.

S'embourber. Mes partenaires ne sont pas des personnes avec qui cela passe. Cela a toujours été difficile. Mais là, autant dire c'est peine perdue.

Trop grand. Trop petit. Je n'arrive pas à trouver la mesure juste. Le point qui me manque n'est pas un point technique, je le comprends assez vite. Ce qui me manque, c'est l'essentiel. Ni plus ni moins.

Plusieurs fois l'envie de quitter la séance purement et simplement me traverse.

On ne peut pas être à ce point à la rue. Pourtant je suis bien obligé de le reconnaître.

Les répétitions m'ont peut-être entamé, sans que je m'en aperçoive. C'est possible.

Ou bien est-il possible aussi qu'à travers les venues irrégulières au dojo, je ne demeure qu'à la lisière de la pratique, pataugeant dans une impossibilité à être là, pleinement, centré et respirant. C'est également possible et passablement effrayant.

J'hésite à parler aux anciens en qui j'ai confiance de cet abandon, cette peine. Je ne le fais pas.

Je verrai mon maître vendredi. Si cet à côté de soi-même se confirme, je lui en parlerai.

Gérer ses problèmes tout seul. Accepter la caillasse et se remettre au travail. Poursuivre.

Accepter qu'on n'est pas ce que l'on voudrait être, accepter les larmes, le corps abîmé et poursuivre. Ne rien attendre des autres. De personne.

Avancer soi-même. En soi-même. Cultiver l'exigence avec soi-même.

Ni raidir, ni désert. Y retourner.